

La représentation des discours de l'enfance dans les textes d'Annie Ernaux

*Et c'est ce dont je ne parle pas qui me sauve,
la littérature, mes enfants, par exemple.*¹

- 1 Dans un extrait de son journal intime cité dans les premières pages du volume *Écrire la vie*, Annie Ernaux déclare :

Mercredi, dans le RER, avant de me rendre au studio des Ursulines, je me suis vue – réellement vue – avec le regard de mes huit-douze ans : une femme mûre, élégante, très “instruite”, allant parler en public dans un cinéma de Paris, ce lieu inconnu, – une femme à mille lieues de ma mère, une femme étrangère et intimidante, une femme que je n’aime pas. Des instants brefs où, ainsi, j’ai fait le chemin inverse de la mémoire, non de l’adulte vers l’enfant mais de l’enfant vers l’adulte. Cette vision, plus que jamais, me fait sentir le gouffre entre ce qu’était ma mère et ce que je suis. Mais aussi entre la petite fille que j’ai été et ce que je suis. Cette petite fille n’aurait pas voulu de cette femme que je suis comme mère. Cette petite fille est pour toujours du côté de sa mère. Je suis une figure ennemie. La mère et cette petite fille-là sont mortes, la petite fille depuis plus longtemps que la mère. Dans cette vision, il y a la comparaison de deux femmes, ma mère et celle que je suis maintenant. Entre les deux, le regard hostile, sans avenir encore, d’une enfant, qui fut *moi* (mais qu’est-ce que ce mot veut dire ?)./23 janvier 1998 (ÉLV 20)

Pour l’auteure, le regard de l’enfant est la référence première, initiale et primordiale, et l’organisation des textes dans *Écrire la vie* selon l’ordre des moments de la vie (ÉLV 8) contribue encore à faire de l’enfance une valeur étalon à partir de laquelle se jauge l’adulte.

- 2 Si plusieurs textes d’Annie Ernaux se concentrent sur des épisodes de sa vie d’adulte, d’autres accordent en effet une place essentielle à l’enfance, notamment *La femme gelée* (1981), *La place* (1983), *Une femme* (1988), *Je ne suis pas sortie de ma nuit* (1997), *La honte* (1997) et *Les années* (2008)². L’enfance représentée n’est d’ailleurs pas seulement celle de l’auteure qui raconte sa vie, elle est aussi celle de ses compagnes de jeu, de ses camarades de classe et encore celle de ses propres enfants. Or, dans son écriture, l’évocation de l’enfance passe par celle des paroles d’enfants ainsi que par celle des discours qui leur sont tenus. Pour cette auteure, atteindre l’essence d’une époque, intime comme collective, passe par l’“immersion dans le langage de l’époque, les choses, etc.”³. Aussi l’étude des discours s’impose-t-elle à l’approche de la représentation de l’enfance dans ces textes, et nous nous proposons d’examiner, dans une perspective stylistique, comment la manière de représenter les discours des enfants y participe de la représentation de l’enfance et, partant, quelle représentation de l’adulte se trouve construite. L’analyse des enjeux autour de ces paroles, leur examen linguistique et l’interprétation de ce qu’elles cristallisent permettront de détailler ce que disent de l’enfance ces discours et leur mise en scène énonciative.

Ce qui s’entend des discours de l’enfance pour Annie Ernaux

Ce que sont les discours de l’enfance dans les textes de l’auteure se comprend mieux grâce à l’importance qu’elle leur accorde.

Ce que dit l'auteure de ces discours dans *L'atelier noir*

- 3 Ce “journal d'écriture” (*AtN* 9), ou plutôt ce “journal d'avant-écriture”, permet de mieux cerner le travail et les enjeux des textes d'Annie Ernaux. Les commentaires sur l'énonciation, quelles que soient les paroles considérées, soulignent combien la polyphonie est au cœur de son écriture. L'auteure voit les discours autres comme déclencheurs de ses œuvres : elle envisage une autobiographie “à partir d'[...]anecdotes (peu), gestes, époque, chansons, émissions de radio” (4.11.1995, *AtN* 127). Avant même de dresser une liste de “plusieurs débuts” pour un texte à venir, la première entrée évoquée est celle de la “polyphonie (récits d'autres personnes de cette époque, par ex. ma tante, une prof)” (21.11.1989, *AtN* 68). “Décid[er] de faire autrement, immédiatement, l'histoire”, c'est la faire “avec les voix ou les photos, les gestes” (13.12.1994, *AtN* 122). Pour elle, rendre l'essence d'une époque passe par une “immersion dans le langage de l'époque, les choses, etc.” (2.12.2001, *AtN* 184). Quand elle rassemble la matière du texte à venir, elle se trouve face à une “une masse de documents, notes *historiques*, langage, souvenirs (à trier)” (17.08.2002, *AtN* 192) où, on le voit, les discours tiennent encore une bonne place. Ce qu'elle cherche à rassembler, ce sont “les images qui disparaîtront, les phrases et les expériences de retrouver le passé” (7.12.2000, *AtN* 180).
- 4 Annie Ernaux lie de fait étroitement la polyphonie de ses textes à sa recherche d'une forme nouvelle. Il s'agit pour elle, toujours d'après ce qu'elle en dit dans *L'atelier noir*, de trouver “un point de vue original, correspondant à la vérité du projet” (30.09.1984, *AtN* 40). Or représenter le discours répond à sa volonté d'écrire la vie : “les références à la réalité sont pour [elle] plus importantes comme point de départ” (26.07.1989, *AtN* p. 61). Son “but, entre autres, [c'est] *la dimension vécue du passé*”, parce qu’ “[elle] ne veu[t] pas *reconstruire* le passé par des documents” (11.11.1997, *AtN* p. 142). Il y a là à ses yeux un enjeu d'authenticité, donc de sincérité, à laquelle doit répondre l'écriture de son vécu. Or cette authenticité paraît liée pour elle de manière essentielle au temps de l'enfance, évoqué comme une sorte d'âge d'or. Dans “*Je ne suis pas sortie de ma nuit*”, l'auteure dit justement des instants vécus à côté de sa mère qu'ils sont pour elle “hors du temps – sinon peut-être celui d'une petite enfance retrouvée”⁴. Ainsi les discours sont-ils liés à cette recherche d'une forme nouvelle pour être sincère dans son rendu du vécu, dont la forme la plus authentique est l'enfance.

Ce qui se dit de ces discours dans les textes d'Annie Ernaux

- 5 Dans ses récits, “entendre une chanson ancienne”, comme l'explique Bruno Blanckeman, “c'est se ressaisir soi-même d'une période à l'autre de sa vie, depuis une somme de gestes et d'émotions passées qu'il suffit de trois notes et de deux paroles pour réactiver”⁵ : il en va de même avec les discours de l'enfance qui confrontent l'individu à son propre spectre (*ibid.*), dans un autre geste concret. La définition de ce moment de la vie repose sur la convocation des photographies de cette époque : “Parmi les photos de moi, j'ai privilégié, bien que les moins nombreuses, celles des années d'enfance et de jeunesse, c'est-à-dire la période des hasards et des choix qui ont engagé durablement ma vie” (*ÉLV* 9). À la différence des autres périodes de sa vie, l'enfance se trouve encore évoquée par cette

[i]mage persistante : une grande fenêtre ouverte, une femme – moi dédoublée – regarde le paysage. Un paysage ensoleillé d'avril, qui est l'enfance. Elle est devant une fenêtre ouverte sur l'enfance. Cette vision me fait toujours penser à un tableau de Dorothea Tanning, *Anniversaire*. On voit une femme aux seins nus et derrière elle des portes ouvertes à l'infini. (*JSN* 626-627)

- 6 Lorsque cette époque n'est pas donnée à partir d'une image, c'est par une description, autre forme d'image, que l'enfance se voit présentée : "Être une petite fille c'était d'abord être moi, toujours tellement grande pour son âge, costaude heureusement malgré sa mine blanchette, un petit bidon en avant, pas de taille jusqu'à douze ans"⁶. Et de manière symptomatique, l'enfance est restituée dans des détails concrets : "l'irresponsabilité de l'enfance" se concrétise dans "les après-midi dans le jardin, les oiseaux, [...] c'est-à-dire ce qui était [s]a vie réelle : la voix de [s]on père, les cris des chiens, la sonnette de l'épicerie" (ÉLV 24).
- 7 Ces évocations reposent justement sur les discours qui sont associés à ces scènes. Le monde de l'enfance est celui où bruissent les paroles rapportées : "tôt ou tard, tout de la tenue et des fréquentations des élèves est rapporté"⁷. Plusieurs commentaires datent une manière de dire de cette époque : "Personne pour leur *faire du tort*. (Cette expression, comme beaucoup d'autres, est inséparable de mon enfance, c'est par un effort de réflexion que j'arrive à la dépouiller de la menace qu'elle contenait alors)" (FG 454). Les manières de dire autres que celles liées à son passé sont récusées, comme à propos de la scène originelle de *La honte* : "[d]ire il s'agit d'un traumatisme familial ou les dieux de l'enfance sont tombés ce jour-là n'entame pas une scène que seule l'expression qui m'est venue alors pouvait rendre, *gagner malheur*" (H 221). Ces discours, parce qu'ils sont propres au temps de l'enfance, sont les bornes de ce monde⁸.

Ce que sont les voix de l'enfance dans les textes d'Annie Ernaux

- 8 L'enfance représentée est, bien sûr, d'abord celle de la narratrice qui se confond ouvertement avec l'auteure dans les textes narrés avec un "je", et indirectement quand ce "je" laisse place au "elle". Les paroles de ce "je" enfant ne sont toutefois pas si massives, du moins relativement au fait que l'auteure raconte sa propre vie. Les voix de ses enfants sont même rares. Quand la narratrice revient à Lillebonne, là où elle a grandi, avec son premier fils, la restitution de sa parole est rare et ne le désigne que comme un "enfant"⁹. Les enfants extérieurs à la sphère familiale s'entendent davantage. Les camarades de jeu sont très présentes, par exemple Brigitte dans *La femme gelée* (FG 364), même si cette proximité n'est pas la règle : "Pas eu besoin d'apprendre dans une dictée que *chaque maison a son odeur*, les autres filles s'ébouriffaient, comment, quoi, ça pue alors, à mon avis elles ne connaissaient rien" (FG 337). L'enfance est aussi fortement empreinte du discours des adultes, notamment de la mère, par exemple à propos des manières de s'habiller : "Elle m'a refusé la ceinture noire, large, élastique, se fermant par deux crochets métalliques qui a fait ressortir la taille et les fesses de toutes les jeunes filles et femmes de cet été-là" (H 249). La voix du père, en revanche, est plus discrète. Les discours des adultes sont souvent ceux de l'autorité, portée essentiellement par les femmes dans ces récits, ici par une enseignante : "Un jour [Mlle L.] m'a reproché la forme de mes *m*" (H 247). En revanche, quand il s'agit de l'enfance de son premier fils, l'autorité maternelle se fait plus douce : "Moi aussi je roulais le store avec pétulance, modulais, on a fait son gros dodo, allez pipi, et on ira se promener tous les deux au Jardin, on donnera du pain aux cygnes" (FG 417). L'éducation n'est plus la même, mais elle reste au cœur des représentations de discours : l'enfance s'y trouve toujours inscrite dans une trajectoire sociale.
- 9 Bon nombre de discours de l'enfance relèvent d'ailleurs de paroles collectives, comme les chansons de son époque : "Longtemps je ne connais pas d'autre ordre du monde que celui où mon père fait la cuisine, me chante *Une poule sur un mur*" (FG 339). L'enfant est

façonnée par le milieu et les voix dont elle est issue. Les prières répétées sont exemplaires de modelage : “Les prières ouvrent et ferment toutes les activités scolaires. On les dit debout derrière le banc, tête baissée, doigts croisés, avec, au début et à la fin, un signe de croix. Les plus longues inaugurent la classe du matin et celle de l’après-midi” (H 241). Les discours représentés laissent place aussi aux jeux de l’enfant : “Pouponner c’est quoi au juste, coudre des robes et des bonnets, pas experte, et ma mère m’envoie aux flûtes¹⁰ quand je réclame sa participation” (FG 342). Les injures ne manquent pas non plus : “Tout ce qui ressortit à la *camprouse* est méprisé. Injure : *Tu te crois dans une ferme !*” (H 248). Ces paroles isolées, pour aussi diverses qu’elles soient, sont souvent choisies pour leur portée sociologique : elles ont comme point commun avec les discours partagés de répondre aux exigences de sincérité assignées à l’écriture. Or la manière dont sont restitués ces discours pousse encore plus loin la recherche de cette épaisseur du vécu.

Comment sont montrés ces discours de l'enfance dans les textes d'Annie Ernaux

- 10 L’auteure elle-même signale les enjeux des modalités de cette représentation : “Ce qui sera bouffon, si on publie un jour ce journal d’écriture, en fait de recherche à 99%, c’est qu’on découvrira à quel point, finalement, la forme m’aura préoccupée. Bref, ce qu’ils appellent la littérature” (6.02.1995, AtN 125).

Les configurations énonciatives des discours de l'enfance

- 11 La manière dont sont rendues les paroles de ce temps originel est en effet, elle aussi, “parlante”. Plusieurs types de configuration ont comme point commun de faire résonner les voix du passé dans leur matérialité et d’établir une prise directe sur l’enfance. Quand l’auteure raconte ses querelles avec les garçons, le discours direct de la plainte ritualisée auprès de la mère fait plonger la lecture près du vécu de la scène : “La plus excitante [aventure] était celle [...] de rencontrer des garçons à traiter joyeusement, d’assez loin, de patapoufs, bigleux et grands cons, pour voir, et crier à la moindre poursuite : *Maman ils nous embêtent !*” (FG 341). Donner ainsi dans leur textualité les discours des enfants place l’écriture, la lecture donc, au plus près de leur expérience. Les discours directs libres laissent fuser leurs voix comme si elles surgissaient au cœur de la scène : “Crier, se cacher dans des endroits où personne ne vous trouvera, tant pis pour la robe, oser, le grand mot, chiche que t’oses pas, sonner à la porte de la mère Lefebvre, dire ça tout haut, montrer ton, faucher la pêche” (FG 341). Le discours direct libre, dégagé de tout encadrement, permet même d’aller au plus près de la manière dont le “je” enfant a vécu la scène : “Ma mère a dit dans la boutique que c’était honteux des réclames pareilles. Est-ce qu’on ferait ça avec la tête aussi ?” (FG 347). Avec la mention du discours direct, le discours direct libre conduit au plus près de l’expérience, voire lui laisse toute la place.
- 12 Plusieurs autres configurations ont comme point commun de mettre en valeur l’arrière-plan polyphonique de l’enfance. Bon nombre de modalisations autonymiques, c’est-à-dire de retours sur une partie de l’énoncé, signalés par des guillemets ou des italiques, marquent le détour par une manière de dire propre à cette époque. L’auteure se désigne dans *La honte* comme étant, “[à] la fête de Noël 51, [...] une “fille de La Rochelle”. [...] J’aurais dû être l’un des *trois jeunes tambours revenant de guerre*” (H 244). L’explicitation de la source de l’emprunt laisse apparent ce travail de couture du récit avec le matériau du passé. La narratrice évoque ainsi sa réussite scolaire comme une résistance contre la préférence des maîtresses pour “celles qu[’elle] appelle les

crâneuses" (FG 352). Les discours indirects rejoignent les retours sur une manière de dire dans cette suggestion d'un arrière-plan polyphonique, comme pour les paroles de la maîtresse : "Elle [Mlle L.] nous menace sans cesse de nous faire redescendre dans la classe au-dessous, nous retient après la fin des cours tant qu'on n'a pas trouvé la solution d'un problème" (H 246). La valeur d'habitude de l'imparfait signale ailleurs que la reformulation se double d'une synthèse : "On restait longtemps, trop pour ma bougeotte, le soir arrivait et je me demandais pourquoi ils n'allumaient pas l'électricité, les têtes brillaient" (FG 337). La fréquence signalée de ces discours souligne la toile de fond dialogique de cette époque, et le tissage du récit par la reformulation de ces discours répétés évoque¹¹ la polyphonie continue de ces années.

Les discours dont les enfants sont énonciateurs

- 13 Les manières de rendre compte de ces discours sont elle aussi révélatrices du regard porté sur l'enfance. La matière biographique se donne, d'emblée, pour discursive : le "je" enfant est un être de paroles, constitué de discours, déterminé par ces derniers. C'est perceptible lorsque la narratrice parle des échanges qu'elle avait avec ses tantes : "J'aimais bien les écouter, je leur posais des questions, la sirène, la blouse obligatoire, la contre-maîtresse" (FG 328-329). La reformulation en discours indirect, augmentée de la valeur itérative de l'imparfait, souligne combien ces questions étaient constitutives de l'enfant. Son identité est avant tout polyphonique. Elle ne peut ainsi parler de son corps qu'à travers des emprunts au fonds dialogique de son enfance : "Bientôt on sera *comme ça*, formée disent les grandes personnes, plus tard on pourra *faire ça*" (FG 346). À cet égard, la relative discrétion du discours direct au regard des autres configurations suggère le caractère exceptionnel de ses discours donnés dans leur textualité. La carte postale envoyée à sa mère lors du voyage organisé de Lourdes est de fait donnée comme une des rares "*traces matérielles de cette année-là*" (H 219; je souligne). La mention de ses échanges écrits avec ses parents n'est pas si fréquente : cette communication n'est pas si aisée.
- 14 Les effets liés à la représentation des discours diffèrent sensiblement quand le discours émane de la voix d'autres enfants. La représentation en discours direct libéré de tout encadrement de la parole de son amie Brigitte associe à l'impression d'immédiateté un effet de persuasion suggestif de son ascendant : "Ne pas leur répondre, tu aurais l'air de les encourager, elle m'apprend à vivre, Brigitte, le code encore et toujours" (FG 363). Ailleurs, l'effet d'authenticité induit par la représentation en discours direct des paroles d'enfant se double d'une certaine brusquerie, par exemple avec cette autre remarque de sa camarade : "Cette phrase terrible, un jour de dispute : *Ta mère c'est une jument*. La plupart du temps, pas aussi direct, du rire même et des eh ben dis donc" (FG 366). La représentation en mention fait ressortir la rudesse de la remarque. La matérialité dans laquelle le discours se trouve donnée coïncide aussi parfois au caractère énigmatique d'un propos : "Ce serpent de Brigitte, désignant un endroit dans le bas du mur : *Dis donc, il y a longtemps que ça n'a pas été fait !* Je cherche : *Quoi, ça ?*" (FG 333). Représenter le discours en mention impose sa matérialité comme objet de décryptage, comme si sa mention était un appel herméneutique. Cette objectivation de l'énigme que pose le discours paraît encore reposer sur la mention du discours dans cet autre extrait : "Elle l'a remarqué : *Tu es allée à la fête de la Jeunesse ?* J'ai été fière de dire oui, prenant sa phrase accompagnée d'un grand sourire pour une marque de connivence entre nous deux. Ensuite, à cause de l'intonation bizarre, j'ai senti que cela signifiait, *tu n'as rien d'autre à te mettre que tu t'habilles en gymnastique*" (H 261). Les configurations de

représentation des discours d'enfants apparaissent ainsi l'épreuve de révélation de dynamiques sociales, ici celle de l'exclusion.

Les discours dont les enfants sont destinataires

- 15 Les dispositifs de représentations de discours dont les enfants sont les destinataires leur attribuent conjointement d'autres postures. Dans les propos qui lui sont adressés, et qui sont donc surtout tenus par les adultes, le "je" enfant apparaît avant tout comme celle à qui on apprend. Cette transmission des savoirs est souvent représentée sous la forme d'une reformulation du discours : "Dans les promenades, ma mère me raconte des tas d'exemples à ne pas suivre, la petite Machin pourtant si bien si intelligente qui a loupé son bachot parce qu'elle était fiancée, une autre qui se montait la tête avec un beau mariage" (FG 344). L'homogénéisation énonciative engagée par une telle reformulation fait désormais passer la voix de la mère par la narration de sa fille. Cet apprentissage et la reprise qu'il suppose se perçoivent encore dans la représentation du rabâchage : "Le matin, papa-part-à-son-travail, maman-reste-à-la-maison, elle-fait-le-ménage, elle-prépare-un-repas-succulent, j'ânonne, je répète avec les autres sans poser de questions" (FG 329). De fait, le "je" enfant est aussi celle à qui on ordonne. La vigueur de cet autre type de parole se trouve souvent marquée par son irruption dans le récit, par exemple lorsqu'il est question du "cake en sachet pour femmes pressées, *pousse tes cahiers de la table, qu'on ne les tache pas*" (FG 334). Avec une description de la situation d'énonciation assez lâche, éloignée de l'encadrement du discours, la présentation de l'énoncé accueilli s'estompe pour laisser la première place à la partie en mention, pour la faire mieux résonner. La libération du discours est d'ailleurs une autre configuration choisie pour représenter ces ordres adressés à l'enfant : "Ma mère fonceuse, ses paroles, tu ne dois pas être une inutile, et le petit commerce qui m'a bercée de fins de mois difficiles" (FG 385). Cette rudesse se retrouve encore dans les menaces dont l'enfant fait l'objet. La même mise en vedette de la partie en mention rend compte du surgissement de cette parole : "Les menaces affectueuses ou sévères aux enfants, *je vais te couper les oreilles – descends de d'là, tu vas prendre une calotte*" (H 232).
- 16 La violence des injonctions n'est cependant jamais qu'une forme prise par l'intensité des sentiments. Dans le discours de l'enfant, la mère est celle qui protège : "*Je vais le dire à ma mère ! C'était la justicière, celle qui pourrait éventuellement se battre avec la mère de l'autre fille*" (JSN 638). D'ailleurs, dans les premières pages d'*Écrire la vie*, un extrait du journal intime lie l'enfance aux peurs héritées de la mort de la sœur disparue : "Dans l'enfance : grande responsabilité, culpabilité : je ne dois pas mourir, mes parents auraient trop de peine. Mon père serait définitivement fou" (ÉLV 26). Les menaces et les ordres explicites font surtout affleurer la tension affective des parents. Parce que ces représentations de discours placent les enfants au cœur d'une telle transmission, qu'elles plongent la lecture dans leur vécu et qu'elles les montrent comme des êtres de paroles, elles se lisent comme des formes symboliques.

Ce que cristallisent ces discours de l'enfance

Les discours de l'enfance concrétisent en effet les enjeux de cette période dans le rôle de frontière qu'ils exercent autour de l'enfant.

Une classification

- 17 Les paroles sont des marques privilégiées des identités sociales dans les récits d'Annie Ernaux : elles balisent souvent un classement, et ce dès le temps de l'enfance. La comparaison est structurelle dans le cercle scolaire : "Il y avait pour moi d'autres classements que celui du carnet de notes [...]. D'abord la séparation entre *crâneuses* et *pas crâneuses*, entre *celles qui se croient*, parce qu'elles sont choisies pour danser aux fêtes, vont en vacances à la mer – et les autres" (H 248). Le récit explicite ce marquage de la frontière à l'école : "Tout est fait pour que notre monde [l'école catholique] se démarque de l'autre. On ne dit pas la *cantine* mais le *réfectoire*, ni le *portemanteau* mais la *patère*. [...] Aucune enseignante ne tutoie ses élèves et l'on dit *vous* dans la classe enfantine aux petites de cinq ans" (H 243). La classification peut être encore engagée par la valeur sociologique du discours, ici de la question du dentiste : "Avant de m'envoyer un jet d'eau froide sur la gencive pour la piqûre, il m'a demandé *ça te fait mal quand tu bois du cidre ?*. C'était la boisson de table des ouvriers et des gens de la campagne, adultes et enfants" (H 265-266). En ce sens, les discours et leur représentation rendent compte d'un déterminisme social : "Au pensionnat, quand on m'envoyait au tableau : *Si votre maman vend dix paquets de café à tant* et ainsi de suite" (F 574). Certaines paroles paraissent même condamner l'enfant à demeurer dans l'univers dont elle est issue : "*Dites-moi mes petites filles, qu'est-ce que vous voulez faire plus tard*. [...] À moi elle m'a coupé la chique : *Tu seras épicière comme ta maman sûrement !* Je n'en revenais pas, moi qui croyais dire institutrice. Elle savait certainement mieux que moi. Tant pis" (FG 353). La fermeture que cette parole a imposée au monde de l'enfant est soulevée ici par l'ironie de la narratrice.
- 18 La classification marquée par ces discours se perçoit encore dans la manière dont ils assurent l'identification d'une classe donnée. Il n'est certes parfois pas besoin de mots pour se comprendre : "Elle [la mère] n'a jamais su s'expliquer merveilleusement. Mais on se comprenait" (FG 335). Le partage de la même langue scelle toutefois la même origine entre les interlocuteurs : "je dis sans doute *d'où que tu reviens* et je me *débarbouille* pour je me lève comme mes parents, puisque nous vivons dans le même usage du monde" (H 231). La mère est consciente de cette complicité que tissent les mêmes manières de dire : "Elle cherchait à employer mes mots, flirt, être un crack, etc." (Pl 467). La fille, symétriquement, souligne le caractère discursif de cette filiation : "avec elle j'avais des *conversations*" (F 576). À l'inverse, ne pas se comprendre alors qu'il y a un échange discursif est le signe que les interlocuteurs n'appartiennent pas au même monde : "Il [le père] n'avait pas appris à me gronder en distingué et je n'aurais pas cru à la menace d'une gifle proférée sous une forme correcte" (LP 462). Il ne suffit donc pas de se parler pour se comprendre : il faut aussi partager le même code linguistique. De telles délimitations font de ces discours des formes (de) frontières.

L'isolement

- 19 Toute classification s'accompagne, au moins en creux, d'une potentielle exclusion. L'absence de communication induite par un tel cloisonnement se fait entendre, indirectement, dans des représentations de discours qui n'ont pas eu lieu. Les récits n'associent certes pas à chaque épisode de l'enfance la restitution d'un discours. La narratrice se montre ainsi souvent en train de scruter l'épaisseur de sa mémoire : "Qu'ai-je crié ce jour-là, peut-être un de leurs gros mots à eux que je leur renvoie en provocation" (FG 343). Mais le mutisme de la représentation est souvent dû au silence qui

a accompagné la scène. L'absence de parole de la part de l'enfant peut s'expliquer par l'interdit qui pèse sur le corps : "Pas beaucoup de noms, on ne soupçonnait pas qu'il puisse même y en avoir des sérieux dans le dictionnaire pour ces choses" (FG 345-346). Cet interdit a encore pour conséquence de dévier la trajectoire du discours qui ne peut se tenir que dans l'oblique : "On ne parlait de la sexualité que sur le mode de la grivoiserie interdite aux *jeunes oreilles* ou du jugement social, avoir bonne ou mauvaise conduite" (F 576-577).

- 20 L'absence de discours peut encore s'expliquer par la possibilité de se parler vraiment entre classes sociales différentes. La perception de la différence sociale qui la sépare du pensionnat se traduit dans un refus d'avouer la réalité de son monde : "je n'ose pas dire que je travaille sur la table de la cuisine, traces de doigts sur les carrés de couture" (FG 355). Chez elle, elle n'ose rapporter les paroles de son école : pour la fête des mères, "il n'est pas question de réciter le compliment, ce qu'on se sentirait ridicules toutes les deux" (FG 356). L'évocation de discours qui n'ont pas été tenus, qui sont fragilisés, rend compte des contraintes qui enserrant la société où l'enfant grandit : elles font ressortir la solitude¹² qui accompagne l'entrée dans l'adolescence et le changement de classe. À partir du moment où elle ne s'inscrit plus pleinement dans le monde de son origine mais évolue vers un entre-deux social, la communication devient difficile.

J'opposais le silence à ses tentatives pour maintenir l'ancienne complicité (*on peut tout dire à sa mère*) désormais impossible : si je lui parlais de désirs qui n'avaient pas trait aux études (voyages, sports, surbouts) ou discutais de politique (c'était la guerre d'Algérie), elle m'écoutait d'abord avec plaisir, heureuse que je la prenne pour confidente, et d'un seul coup, avec violence : *Cesse de te monter la tête avec tout ça, l'école en premier.* (F 578)

Cet arrêt brutal imposé aux confidences de sa fille est le signe de sa préoccupation pour les études de cette dernière et plus encore de la prise de conscience du fossé que creusent ces nouveaux centres d'intérêt. L'absence de discours et la représentation de cette faille dans les récits rendent ainsi compte de l'isolement d'une enfant que son éducation éloigne de son univers d'origine.

La transmission

- 21 L'enfant ne se limite cependant pas à rester dans les bornes de son monde, pas plus qu'elle ne quitte complètement son milieu d'origine : elle est dans une situation de paratopie car elle "*n'a pas lieu d'être* (aux deux sens de la locution)" et l'auteure "doit construire le territoire de son œuvre à travers cette faille même"¹³.

L'enfant, à travers ses paroles et la restitution qui en est faite, se perçoit en effet comme établissant un lien entre les mondes. Elle ne se pense pas empêchée de devenir ce qu'elle idéalise dans des aînées : "sous les tilleuls les grandes filles de cinquième et plus parlent, rient, l'une d'elles porte des bottillons rouges et une blouse bleue. Je l'aime parce que je lui ressemblerai, comme elle je coucherai ma tête sur mon bras et je dirai *de l'algèbre, quelle barbe !*" (FG 352-353). Sa mère "[v]oulait une fille qui ne prendrait pas comme elle le chemin de l'usine, qui dirait merde à tout le monde" (FG 343). Les discours attendus de l'enfant doivent marquer, justement, son absence de limite. Ce passage d'une classe sociale à l'autre s'entend encore lorsque l'enfant déchiffre les reproches de son père contre la "patate à cochons" qui lui a été servie : "Façon de dire sans dire – c'est peut-être là que j'ai commencé d'apprendre à la déchiffrer – toute l'offense subie, avoir été traité avec mépris parce que nous ne faisons pas partie de la clientèle chic à *la carte*" (H 263). Même vécue comme un désenchantement, cette traduction engage une forme de

transition d'une classe sociale à l'autre. Il en va de même de ses tentatives de jeter un pont entre elles : "Puisque la maîtresse me *reprenait*, plus tard j'ai voulu reprendre mon père, lui annoncer que *se parterrer* ou *quart moins d'onze heures* n'existaient pas. Il est entré dans une violente colère" (Pl 459). Si l'enfant apprend à décoder le langage des autres classes sociales, elle découvre également combien il est difficile de quitter le monde de son origine.

- 22 L'enfant demeure de fait elle aussi liée par les discours au milieu dont elle est issue. Quand son père, vieilli, lui adresse les mêmes mots qu'au temps de son enfance, la résurgence de ses paroles concrétise la pérennité de leur lien : "On se disait les mêmes choses qu'autrefois, quand j'étais petite, rien d'autre" (Pl 467). Sa mère, lorsqu'elle se trouve atteinte par la maladie d'Alzheimer, continue à tenir ces discours qu'elle adressait à son enfant : "Elle parlait à une enfant invisible : *Il est tard, ma petite fille, il faut rentrer chez toi*" (JSN 611). Avec la disparition de sa mère, sa dernière attache avec son enfance s'en va : "C'est elle, et ses paroles, ses mains, ses gestes, sa manière de rire et de marcher, qui unissaient la femme que je suis à l'enfant que j'ai été" (F 597; je souligne). Quand, adulte, elle revient avec son fils voir ses parents, ces derniers continuent de lui parler comme si elle était restée leur petite fille : l'affection qui perce dans leurs paroles transcende l'inadéquation des rôles en un "beau soir calme [...] qui ressemblait à un rachat" (Pl 475). Le débordement de leur affection pour leur petit-fils dans leur discours à leur fille paraît une ultime expression du lien de filiation : leurs discours se font acte de transmission et, en ce sens aussi, l'enfant est une héritière.

**

- 23 Les représentations des discours de l'enfance dans les récits d'Annie Ernaux témoignent des préoccupations qu'elle évoque dans son journal d'écriture : ces paroles rapportées plongent la lecture dans l'expérience et elles fondent le récit dans les discours du vécu ; elles montrent que ces enfants sont faits par les discours de leur monde ; elles rendent encore perceptible l'héritage de ces discours pour l'enfant devenue adulte ainsi que la vivacité encore sensible dans l'écriture des réalités sociales de l'époque. Les discours de l'enfance apparaissent dès lors comme une forme de frontière parce qu'ils marquent la répartition entre différentes classes sociales, parce qu'ils laissent percevoir la menace d'isolement qui pèse sur l'enfant prise entre deux univers, parce qu'ils assurent néanmoins une transmission entre les mondes, entre les âges. Dans les récits d'Annie Ernaux où l'enfance occupe une place importante, sa représentation se voit donc constituée de manière essentielle par celle des discours de cette époque : la perception de l'enfance est façonnée par ce qui se dit au sujet de ces paroles dans les différents textes de l'auteure – par ce qu'elle déclare dans *L'atelier noir*, par ce qu'elle écrit dans ses textes, par ce que sont ces voix de l'enfance dans ses récits –, elle est également modelée par la manière dont sont montrés ces discours de l'enfance – par les configurations discursives ainsi que par leurs spécificités selon que l'enfant est l'énonciateur ou l'énonciataire –, elle est enfin concrétisée par le rôle de frontière que ces discours exercent – du fait de leur fonction discriminante, de leur marquage d'une possible exclusion mais aussi de leur lien entre les mondes.
- 24 Les discours de l'enfance ont donc un rôle structurel pour l'enfant, pour l'adulte qu'elle devient, pour l'écriture. L'enfance elle-même apparaît un principe organisateur, comme le fait ressortir le journal intime de l'auteure : "Ce matin, merveilleuse impression des dimanches de mon enfance, sur un campo. Les bruits à l'intérieur des maisons, les

hommes bien habillés, la radio, des chansons, *pas de voitures*, ni présent ni avenir, du là, voilà tout. Toute notre vie à errer autour d'un berceau, pas d'une tombe" (ÉLV 26). Comme le fait cette image du berceau, la représentation des discours de l'enfance place cette période à la source des trajectoires sociales : c'est l'enfance qui pose la question de la trahison sociale¹⁴. En ce sens, comme le dit l'auteure d'un de ses fils, parce qu'il "[la] renvoie à ce qui fut", l'enfance est la "seule réalité" (ÉLV 82).

Bérendère Moricheau-Airaud
Université de Pau

NOTES

- ¹ *Écrire la vie*, Paris, Gallimard, 2011, <Quarto>, p. 62 ; désormais *ÉLV*. L'auteure souligne.
- ² Le corpus se concentre ici sur les publications postérieures à 1980 et n'inclut donc ni *Les Armoires vides* (1974) ni *Ce qu'ils disent ou rien* (1977).
- ³ À la date du 2 décembre 2001, *L'Atelier noir*, Éditions des Buscats, 2011, p. 184 ; désormais *AtN*.
- ⁴ Annie Ernaux, "Je ne suis pas sortie de ma nuit" [1^{re} éd. : 1997, <Folio>], dans *Écrire la vie*, *op. cit.*, p. 609 ; désormais *JSN*.
- ⁵ Bruno Blanckeman, "La chanson, les chansons", dans Bruno Blanckeman (dir.), *Annie Ernaux : le temps et la mémoire*, Paris, Stock, 2014, p. 442-458, 447-448.
- ⁶ Annie Ernaux, *La femme gelée* [1^{re} éd. : 1981, <Folio>], dans *Écrire la vie*, *op. cit.*, p. 340 ; désormais *FG*.
- ⁷ Annie Ernaux, *La honte* [1^{re} éd. : 1997, <Folio>], dans *Écrire la vie*, *op. cit.*, p. 245 ; désormais *H*.
- ⁸ "Lui et ma mère vivent ensemble dans le même mouvement, ces allées et venues d'hommes d'un côté, de femmes et d'enfants de l'autre, qui constituent pour moi le monde" (*FG* 329).
- ⁹ Annie Ernaux, *La place*, dans *Écrire la vie*, *op. cit.* [1^{re} éd. : 1983, <Folio>], p. 476 ; désormais *PL*.
- ¹⁰ Le texte n'explique pas le sens de cette expression. Nous l'entendons ainsi : "et ma mère m'envoie promener".
- ¹¹ "Évocation" est emprunté au latin *evocatio* "action d'appeler, de convoquer, de citer" spécialement "évocation des ombres, des enfers", site *Trésor de la Langue Française informatisé*, consulté le 31 mai 2018 ; url : <http://www.cnrtl.fr/definition/évocation> .
- ¹² "Il me semble que je n'étais amie avec personne à l'école privée" (*LH* 251).
- ¹³ Consulté le 31 mai 2018 ; url : <http://dominique.maingueneau.pagesperso-orange.fr/glossaire.html#Para>
- ¹⁴ "J'écoutais l'autre jour Robert Guédiguian, sur France Culture, [...]. Il disait: *Toute la question, quand on se regarde dans la glace, c'est : est-ce que j'ai trahi l'enfant que j'étais ? J'ai trouvé ça très fort. C'est aussi la question que je peux me poser. Quand je me regarde, est-ce que j'ai trahi ? D'un côté, oui, et l'écriture, j'en reviens à Genet, a été mon 'dernier recours'*". Annie Ernaux, "Annie Ernaux : 'Je voulais venger ma race'", propos recueillis par Grégoire Leménager, site *Bibliobs*, consulté le 31 mai 2018 ; url : <https://bibliobs.nouvelobs.com/romans/20111209.OBS6413/annie-ernaux-je-voulais-venger-ma-race.html>